

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JANVIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Pourquoi je n'écris plus, par Hermance.—Sur les ruines, par Paul Durand.—Poésie : L'hiver, par Emmanuel.—Biographie de son Eminence le Cardinal Taschereau.—Nos gravures : Les présents du jour de l'An, par Jules St-Elm; Portrait du jeune Lord.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait de Son Eminence le Cardinal Taschereau.—Les présents du jour de l'An.—Portrait du jeune Lord.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Lesoixante-dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE, aura lieu SAMEDI, le 4 JANVIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



* * * Voici la quinzaine d'empiffrage à peu près terminée, et c'est pendant cette période—dangereuse pour la santé—que les deux races dominantes qui habitent le Canada se montrent sous des aspects aussi différents qu'instructifs.

Les Canadiens-Français, dont les ancêtres ont vu le jour sous les pommiers en fleurs de la Normandie ou sous les treilles dorées de la Saintonge, ont conservé les traditions de la vieille Gaule; ils aiment bien manger, bien rire et bien boire, un peu tous les jours.

Les fils des îles britanniques, graves, raides, compassés, posent à la tempérance pendant onze mois et demi de l'année et boivent pendant quinze jours.

Mais ce qu'ils absorbent d'alcool pendant deux semaines est tellement considérable, que le reste de l'année suffit à peine à réduire la liqueur que les chimistes représentent sous la formule C₄, H₆, O₂, et qu'ils ont avalé en si peu de temps.

* * * Il y a une quinzaine d'années, un peu plus peut-être, existait, rue des Fortifications, à Montréal, à l'endroit même où se trouvent actuellement les ateliers d'imprimerie de l'Etendard, un restau-

rant, moitié brasserie, moitié café, où l'on mangeait d'excellente choucroute et où l'on buvait du *lager beer* de premier ordre.

Cette maison, très bien tenue, par Bruckert, était le rendez-vous des bons Français, de nombre d'avocats et d'étudiants en droit ou de médecine.

On y parlait beaucoup de la France, des événements de la dernière guerre et surtout de l'Alsace, car Bruckert était de Mulhouse et ne laissait jamais échapper une occasion de dire son opinion sur les jours de malheur qui avait germanisé sa ville natale.

Les clients changeaient peu; parfois, de loin en loin une figure nouvelle, un ami amené par un des habitués de la maison; on n'y voyait presque jamais d'anglais.

Ce milieu ne leur convenait guère, du reste; on y parlait plus que l'on y buvait; on jouait aux cartes quelquefois, mais si petit jeu, qu'on ne pouvait se ruiner ou faire fortune, et puis, on n'entendait parler que français ou patois d'Alsace.

Cela ne faisait pas leur affaire et on se passait parfaitement d'eux.

* * * Une année,—je ne puis préciser laquelle; tout cela est déjà si loin de nous—vers le trois ou le quatre janvier, Bruckert nous dit en nous désignant un client assis seul à une table :

—Vous voyez ce monsieur à la barbe jaune et au nez rouge?

—Oui, il a une tête assez curieuse; un Allemand?

—Non, un Anglais, bon client. Il vient ici depuis le jour de l'an. Il en est à sa deuxième cuvée. Il se grise deux fois par jour. Un bien bon client...

—Comment cela, deux fois par jour?

—Oui, il arrive le matin, de très bonne heure, demande un verre de cognac, puis un second, une demi-heure plus tard, et ainsi de suite jusqu'à onze heures, sans dire un mot, ne cherchant dispute à personne, mais sirotant toujours son verre. A onze heures il s'en va, où? je n'en sais rien. Dormir, peut-être. A cinq heures, il revient, reprend la même chose, à la même table et fait signe au garçon en disant : "Cognac"; et les verres se succèdent jusqu'à minuit. Je ne l'ai jamais vu rire. Un bon client....

* * * On s'habitua à sa tête, et à le voir tous les soirs assis à la même place, l'œil perdu dans le vague, sifflant de temps en temps un air monotone, et buvant toujours avec la même régularité.

Jamais on ne le voyait ivre, c'est-à-dire complètement ivre, et quand il avait avalé sa douzaine de grands verres d'alcool, il se levait, marchait droit au comptoir et payait sans déserrer les dents.

Bruckert, cependant, le regardait parfois avec inquiétude et murmurait :

—Il boit comme un allemand, mais du train dont il y va, j'ai peur qu'il ne puisse y résister....

Il est de fait que jamais nous n'avions vu tant absorber d'alcool et, pour nous qui étions relativement très sobres, ce client devenait un phénomène.

Un bien bon client, comme disait Bruckert.

Le quinze janvier, à minuit moins cinq, il se présenta au comptoir comme d'habitude, paya et tendit la main au patron en disant : *good bye!*

Bruckert lui répondit : "bonne nuit, à demain", mais cette infraction aux coutumes silencieuses de son client le rendit rêveur....

Pourquoi : *good bye!*

Le lendemain, on ne le revit pas, et les jours et les mois s'écoulèrent sans que l'on entendit parler de l'anglais, si grand buveur de cognac.

On supposa qu'il était mort d'une congestion, parti, noyé, pendu peut-être, et on n'y pensa plus.

* * * L'année suivante,—cette fois, c'était le deux janvier,—Bruckert, en me voyant entrer, vient aussitôt à moi, excité, nerveux, mais l'air très gai :

—Eh bien ! il est revenu, le voilà à la même table.

—Qui ?

—L'homme jaune, le *brandy nose*, mon client de l'année dernière, qui buvait tant de cognac.

Je regardai. C'était bien le même, aussi rouge, aussi seul, aussi silencieux, le regard accroché à la même fleur de la tapisserie, les lèvres en rond, laissant passer le même air triste qu'il sifflait l'an-

née d'avant. Il avait son verre vide à côté de lui.

C'était bien lui. Il n'avait donc pas été pendu, il n'était ni mort, ni noyé, puisqu'il buvait toujours le même nombre de verres, douze le matin, quatorze le soir, et s'il avait suivi le même régime—la température des vingt-six verres—il n'y paraissait pas et semblait très bien portant.

Un de mes amis, qui avait la prétention d'être fort en ethnologie, en profita aussitôt pour me faire un petit discours.

—Quels hommes que ces Anglo-saxons ! quelle race ! voyez ces pectoraux, cette charpente, cette ossature, ces membres vigoureux ! Comme c'est bâti et comme je comprends que ce gaillard ait pu avaler *neuf mille quatre cent quatre-vingt-dix verres* de cognac pendant son année ! Allez donc en faire autant, vous autres, de race latine !....

Je pris mon crayon pour vérifier le calcul. C'était bien 9,490 verres qu'il avait avalés depuis l'année dernière, car il était évident pour nous qu'il n'avait dû rien changer à ses habitudes. Il avait pu quitter un assommoir pour un autre, mais quand à ne plus boire, c'était impossible.

* * * Les jours suivants se passèrent de la même manière. Il était toujours le premier arrivé, il partait le dernier.

Le quinze janvier, à minuit moins cinq, il se leva, alla au comptoir, paya, tendit la main à Bruckert, lui dit : *Good bye*, et partit.

Le lendemain, on ne le revit plus, ni les jours, ni les mois suivants.

Décidément, cet homme là devenait inquiétant.

Où allait-il, que devenait-il pendant le reste de l'année ? Au pénitencier ? en prison ? où ?

Nous l'apprîmes le jour de l'an suivant, par suite d'une erreur qu'il commit dans la matinée.

Il devait être certainement dans un état d'exaltation extrême, car il demanda treize verres, au grand ébahissement de Bruckert, qui ne comprenait rien à pareil dérangement d'habitudes.

C'est ce troisième verre qui délia la langue de l'anglo-saxo.

Le garçon, qui parlait un peu anglais, lui dit après lui avoir vu absorber la dernière goutte :

—C'est votre treizième verre, monsieur.

—Treizième ! vous dites, treizième ! ! treize verres, c'est étrange. Jamais je ne me serais cru capable de commettre pareille erreur. Dites-moi, garçon, vous comprenez l'anglais, voulez-vous répéter à votre patron ce que je vais vous dire.

—Oui, monsieur, parlez lentement s'il vous plaît, pour que je comprenne bien.

—Lentement, oui, mon garçon. Je m'appelle John Smith, mon garçon, un nom qui n'est peut être pas très rare mais toujours bien porté. Je suis Anglais, pur sang, mon garçon, je lève deux cents livres à bout de bras. Je suis un homme d'ordre, jamais je ne change mes habitudes, jamais, comprenez-vous, mon garçon. Je suis employé dans une maison de commerce qui connaît mes habitudes; célibataire, je ne me marierai jamais. Je travaille toute l'année depuis le 16 janvier au matin jusqu'au 31 décembre, à six heures du soir, sauf les dimanches et le jour de la fête de la Reine, Notre Gracieuse Souveraine, Impératrice des Indes, et je ne bois que de l'eau et du thé pendant tout ce temps là. Du 1er au 15 janvier à minuit, je bois vingt-six verres de cognac—vous autres, Français, vous n'avez que cela de bon—je viens de faire une erreur, *errare humanum*. Va, mon garçon, va dire cela à ton patron.

Le garçon traduisit l'étrange harangue.

Eh bien, ce brave homme disait la vérité, tous les actes de sa vie étaient admirablement réglés d'avance, il se grisait trente fois par an, pas une de plus, pas une de moins, et cela lui coûtait *trente-neuf pinates*. Il buvait 390 verres en quinze jours et non pas 9,490 par an, comme nous le supposions.

Et le 16 janvier, il allait à son bureau, frais comme une rose, triste comme toujours, et travaillait dur et ferme jusqu'à la fin de l'année.

Il y avait cinq ans qu'il venait chez Bruckert, quand un beau jour, la maison disparut. Lui aussi, mais si vous cherchez bien, vous le trouverez dans quelque restaurant de Montréal, buvant du cognac, comme toujours.